dont le souvenir a été fixé sur une toile du plus curieux intérêt par Giraud. Aussitôt de retour à Paris, il se mit à écrire et publia son premier roman, les "Aventures de quatre femmes et d'un perroquet". Œuvre de première jeunesse, qui fut suivie par cinq ou six romans agréables, au nombre desquels un hors de pair, la "Dame aux camélias" qui attira l'attention sur lui.

C'est à ce roman, le plus touchant et le plus passionnant livre d'amour qui ait été écrit depuis "Manon Lescaut", qu'il dut sa fortune littéraire. Adaptée à la scène par lui, l'œuvre remporta au théâtre un succès considérable. Le lendemain de la première représentation le fils d'Alexandre Dumas avait changé de nom. Il ne s'appelait plus le jeune Dumas, il s'appelait Alexandre Dumas fils.

A la "Dame aux camélias" succéda "Diane de Lys", puis le "Demi-Monde", qui reçut un accueil enthousiaste. On salua dans le jeune écrivain un maître, le créateur d'un théâtre nouveau. Puis vinrent la "Question d'argent", le "Fils naturel", repris avec tant de succès, il y a deux ans à l'Odéon; "Un Père prodigue", qui servit dernièrement de pièce de retraite à Frédéric Febvre, au Théâtre-Français, et enfin "l'Ami des femmes," dont la reprise, éclatante, aura été une des dernières joies de l'illustre dramaturge.

Alexandre Dumas fils, alors au faîte de la renommée, revint au roman et écrivit "l'Affaire Clémenceau," livre douloureux, d'une observation aiguë, qui reste encore un livre à part dans son œuvre. Sollicité par de nombreux collaborateurs, il fit avec M. Emile de Girardin le "Supplice d'une femme," avec M. Armand Durantin "Héloïse Paranquet," avec M. François le "Filleul de Pompignac."

En 1867, Alexandre Dumas fils donna au Gymnase les "Idées de Madame Aubry" qui fut jugée l'œuvre la plus forte qu'il eût donnée depuis le "Demi-Monde" et le "Fils naturel." La guerre vint. Il suivit les événements avec un intérêt passionné et écrivit ces fameuses "Lettres sur les choses du jour" qui eurent tant de retentissement. Mais il revint bientôt au théâtre et donna coup sur coup: une "Visite de noces," la "Princesse Georges," la "Femme de Claude" et "Monsieur Alphonse."

La "Femme de Claude" avait été précédée par la publication de la brochure de "l'Homme-Femme," qui occupa la presse pendant trois semaines et donna lieu à une des discussions littéraires les plus ardentes qu'on ait vues.

Sollicité de nouveau par des collaborateurs, Alexandre Dumas fils écrivit les "Danicheff" avec M. Pierre de Corvin, et la "Comtesse Romani" avec M. Gustave Fould.

Depuis longtemps, le Théâtre-Français demandait une œuvre à Alexandre Dumas fils, fidèle, jusque-là à son ami Montigny, le directeur du Gymnase.

L'illustre écrivain, membre de l'Académie française depuis deux ans, finit par se décider et, au mois de janvier 1876, le Théâtre-Français représenta l'"Etrangère". La pièce allait être suivie à dix ans d'intervalle par la "Princesse de Bagdad", "Denise" et "Francillon."

Alexandre Dumas fils, en outre des remarquables préfaces écrites pour ses pièces, est l'auteur d'un grand nombre d'études, de portraits et de thèses littéraires du plus curieux intérêt et qui ont eu, lors de leur publication, un grand retentissement. D'ailleurs, rien de banal n'est jamais sorti de sa plume.

Chevalier de la Légion d'honneur à l'âge de trente ans, il a été promu au grade de grand-officier il y a juste un an.

PETITES VÉRITÉS.

C'est un devoir de dire la vérité à ses amis. Telle est la devise de chacun de nous.... quand c'est nous qui faisons la leçon à un ami.

On aime les romans, afin de suivre l'existence des autres quand on ne s'intéresse plus à la sienne.

Les Scrofules, cette infection du système si redoutée, trouvent dans la Salsepareille d'Ayer une guérison radicale.

Le prétendu démembrement de la Turquie.

Ce qui se passe, à l'heure qu'il est, à Constantinople et dans l'Empire ottoman, est véritablement incroyable, inimaginable, et surtout, écœurant. Voyez plutôt:

Un souverain qui n'est pas maître chez lui; un chef d'Etat qui voudrait gouverner et ne le sait pas et, quand même il le saurait, ne le peut pas; un despote, un autocrate qui peut disposer de la vie de ses sujets, au gré de ses caprices les plus cruels, de ses intérêts les plus égoïstes et n'ose bouger, faire un pas en avant ou en arrière, de peur d'être assassiné par quelque membre de son honteux entourage; un tyran de nous ne savons combien de millions d'hommes dont il fait ses esclaves et ses victimes et tyrannisé lui-même par d'abjects eunuques qui en font le jouet de leurs immondes ambitions.

D'un autre côté, un homme d'Etat vénérable, la lumière de l'Empire, le conseiller le plus éclairé de son maître, à qui l'on n'a à reprocher que de vouloir du bien à son pays, et d'essayer de le tirer des hontes et des bassesses au milieu desquelles il se vautre—obligé de chercher refuge sous un pavillon étranger, chez les ennemis de son pays, pour sauver sa liberté et sa vie.

Dans les régions gouvernementales, du haut en bas de la hiérarchie administrative, une corruption, des malversations sans nombre et sans nom; parmi les populations, le désordre et l'assassinat à l'ordre du jour, des massacres en masse lâchement ordonnés et dirigés en sous-main par les plus hautes autorités, puis, sous la pression étrangère, ouvertement désavoués, répudiés par elles plus lâchement encore.

Un immense foyer de corruption; tout un peuple tombant en pourriture; tout un corps social—religion, politique, administration, justice, armée, classes élevées aussi bien que classes infimes—s'en allant en lambeaux.

Tout est bien fini; la gangrène a gagné jusqu'au cœur; plus moyen nonseulement de ressusciter ce cadavre, mais même de le galvaniser, ne fût-ce qu'un instant.

Devant ce spectacle hideux, que font les représentants, les défenseurs, ceux qui se disent les apôtres de la morale, de la civilisation, de la chrétienneté? ils se jalousent, ils se disputent entr'eux; ils se neutralisent, ils s'annihilent mutuellement, ils ne réussissent, par leurs divisions qu'à prolonger ce scandale politique et social, devant l'humanité plus écœurée encore qu'épouvantée.

On parle de déposition de Abdul Hamid. Qui mettre à la place? Remplacer un souverain au cerveau félé par un autre encore plus détraqué? la belle avance!

Il est aussi question du démembrement de l'Empire. Il faut avouer que l'heure fatale semble avoir sonné pour l'empire Ottaman; mais comment le diviser, et en partager les morceaux? L'Arménie à la Russie; la Syrie à la France? A la bonne heure. Mais Constantinople, mais la Turquie d'Europe, à qui cela reviendra-t-il? S'imagine-t on que l'Angleterre se contentera de l'Egypte, qu'elle considère déjà comme son bien?

Laissera-t-elle tomber les Dardanelles, le Bosphore entre les mains de son rival moscovite? Jamais. Dans toute cette affaire de démembrement, il n'y a qu'un point important à régler, Constantinople; et c'est précisément celui-là qu'on ne règle pas. Il faudra pourtant en finir, un jour ou l'autre, car la situation est devenue intolérable, scandaleuse même pour les puissances européennes. La solution nous parait tout simplement impossible, et c'est justement parce que les puissances ne peuvent ni ne veulent se lancer dans cette aventure de l'issue de laquelle dépend l'avenir de tout l'Ancien Monde, que les puissances n'osent pas agir.

Voyez cependant comment on raisonne. Avant-hier, tout était en désordre, aujourd'hui tout est rentré dans l'ordre. Pourquoi? parce que depuis 48 heures, on n'a pas massacré cinq ou six mille arméniens? parce que Saïd Pacha a osé réintégrer ses pénates? Et, demain, qu'arrivera-t-il? En vérité, celà n'est pas sérieux. Ce ne sont que contradictions sur contradictions. On n'est plus à Constantinople; on se croit plutôt à Cuba.

Si les affections de vos poumons ont une origine scrofuleuse, la Salsepareille d'Ayer vous fera plus de bien que toute autre médecine.

CRASH!! BANG!!
GRANDE BAISSE!!!
UN PLUS GRAND SACRIFICE QU'AUPARAVANT!!!
Une réduction générale pour le mois de décembre.

A la grande vente en liquidation, 75 rue du Canal. Pendant quelques cinq jours et nuits les commissaires priseurs ont été activement occupés à réduire les prix des habits, vêtements et chapeaux. La raison en est facilement expliquée; les demandes des créanciers sont impérieuses et les ordres sont de VENDRE!!! N'importe quels prix les marchandises rapportent, l'affaire étant urgente afin de faire un règlement final.

Nous avons fait des affaires phénoménales depuis cette vente en liquidation, et nous regrettons d'entendre dire que nous faisons tort au commerce de vêtements de la Nouvelle-Orléans et que nous détruisons les prix élevés sur les vêtements. Nous ne pouvons pas éviter cela. Ceci est une vente de clôture bona fide et les créanciers doivent avoir leur argent le plus tôt possible. La vérité pure constitue nos annonces. La qualité est toujours de première considération. Ayant acquis ceci, nous réduisons les prix au dernier échelon. Les offres ce mois-ci sont incomparables. Au point de vue d'économie ceci est votre intérêt.

Complets tout laine pour hommes, pardessus et ulsters, bien finis pour usage général. Vous ne les avez jamais acheté pour double l'argent. Voyez-les $4 98.

Complets tout laine pour hommes, pardessus et ulsters; double ou simple boutons; vêtements écossais, jolis et durables; vous ne le croirez pas mais nous les vendons à $7 50.

Complets tout laine pour hommes, pardessus et ulsters de bon g[illegible] et fashionables; aux dernières modes de fabrication populaire, faits pour les hommes les plus difficiles; meilleurs cette année que jamais. Voyez les à $8 50.

Complets tout laine pour homme, pardessus et ulsters: les tailleurs ne peuvent pas les faire mieux: les tisseurs ne peuvent pas faire de meilleur drap; de la coupe la plus parfaite; toutes les modes et couleurs; un gentil assortiment de vêtements d'hommes à $9 45.

Pantalons d'hommes.—Vous cherchez une aubaine? En voilà une. Un grand lot de pantalons de $2 à $3; pas d'extra pour changer la coupe; seulement 98 sous.

Un autre lot descendu des étages supérieurs; une seule jambe en vaudrait le prix; nous les vendons entiers complets pour $1 50.

Meilleurs, tout laine, l'espèce qui a bonne mine après avoir été porté un an, 1 95.

Vêtements de rue ou de soirée ayant toutes les qualités d'une marchandise de $6 s'en va à $2 50.

La vente est maintenant ouverte et continuera jusqu'à ce que la dernière pièce soit vendue.—N'oubliez pas l'adresse Abes et Davis. Vente de Liquidation, 75 rue du Canal (ancien numéro) 12 déc—2f

Her Face
was her Fortune—Why? Because she made it perfect by the constant use of
HEISKELL'S SOAP.
Heiskell's soap stimulates sluggish pores to healthy action, thus producing a clear smooth skin, free from all blemishes.
HEISKELL'S OINTMENT
cures permanently all forms of Skin Disease. For Tetter, Eczema or Ring Worm, it has no equal. Quickly removes Pimples, Black Heads, etc.
Sold by Druggists or sent by mail. Ointment, 50 cts. per box. Soap, 25 cts. Send stamp for free sample of Soap.
JOHNSTON, HOLLOWAY & CO.,
531 Commerce Street, Philadelphia.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Mort du Colonel William Henry Garland.

Dépêche spéciale à l'Abeille.

Amite City, Louisiane, 11 décembre—Le colonel William Henry Garland est mort ce soir à Amite City, à l'âge de quatre-vingt dix ans.

De nombreux parents du défunt résident à la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLES ETRANGERES

Le nouveau ministère vénézuélien.

Presse Associée.

New-York, 11 décembre.—Dépêche de Caracas au *Herald*.

Les noms des nouveaux ministres sont annoncés. Le cabinet est composé de la façon suivante:

Intérieur, Francisco Castillo; Guerre, Ramon Guerra; Finances, Enrique Perez; Affaires étrangères, Equil Rojas; Travaux publics, Brusual Serra; Instruction publique, Frederico Chirenos; Industrie, Tosta Garcia; gouverneur de Caracas, Esteban Herrera Ibarra; Secrétaire général, Ramon Nunez.

Saïd Pacha donne des explications.

Presse Associée.

New York, 11 décembre—Une dépêche de Vienne au *Herald* annonce que Saïd Pacha a envoyé au baron Calice, ambassadeur d'Autriche à Constantinople, une lettre dans laquelle il exprime le regret du malentendu qui l'a conduit à se réfugier à l'ambassade d'Angleterre, et exonère le sultan.

Les allusions à l'empereur d'Allemagne contenues dans la lettre de M. Gladstone ont causé une mauvaise impression à Vienne.

En Russie.

Presse Associée.

New York, 11 décembre—Le général Von Wahl a été nommé gouverneur de Nijni-Novogorod, dit une dépêche de St Pétersbourg au *Herald*.

Son successeur au poste de préfet de St-Pétersbourg sera Kleygel, chef de police de Varsovie.

Le comte Vorontsoff-Dashkoff, ministre de la maison impériale et des domaines, en même temps qu'aide-de-camp de l'empereur, est malade.

A la Chambre des Députés de Paris.

Les conserves alimentaires destinées à l'armée française.

Presse Associée.

Paris, 11 décembre—Au cours de la discussion du budget de l'armée, la Chambre des députés a décidé aujourd'hui que, à moins de circonstances extraordinaires, d'autres viandes conservées que celles préparées en France ou dans ses colonies ne seront fournies à l'armée à partir du premier janvier 1897.

Grande excitation au palais impérial de Vienne.

Presse Associée.

Vienne, Autriche, 11 décembre—Une grande excitation a régné aujourd'hui à Vienne par suite de l'arrestation dans le palais de Hofburg d'un homme qu'on supposait porter une bombe de dynamite. Mais à l'examen, on a découvert que la prétendue bombe n'était pas plus dangereuse qu'une boule de bois.

Quand il a été demandé à l'individu d'expliquer sa présence dans le palais de Hofburg il a répondu d'une façon incohérente.

Ligne de navigation entre New-York et le Brésil.

Presse Associée.

Hambourg, 11 décembre—On annonce que la compagnie de navigation hambourgeoise américaine va établir une ligne régulière entre New-York et le Brésil à partir du premier janvier prochain.

Les Attaques contre M. Bayard.

Les remarques des Journaux Anglais.

Presse Associée.

Londres, 11 décembre—L'ambassade des Etats-Unis à Londres était assiégé ce matin de bonne heure par des reporters désireux d'obtenir les vues de M. Bayard sur la demande de mise en accusation faite, hier contre lui à la Chambre des Représentants de Washington par le congressman Wm E. Barrett, du Massachusetts, sous le prétexte que l'ambassadeur a insulté la nation qu'il représente dans le pays où il est accrédité, dans ses discours prononcés à Boston, Angleterre, le 24 août, et à Edimbourg, Ecosse, le 7 novembre.

Mais toutes les tentatives pour engager M. Bayard ou les membres de l'ambassade à discuter l'affaire ont été inutiles. D'un autre côté, les fonctionnaires anglais refusent également de se prononcer dans le cas.

La *Gazette de St-James* dit cette après-midi que M. Bayard donnera peut être sa démission après une telle attaque.

S'il en est ainsi, ajoute le journal, son départ sera regretté par tous ceux qui ont été en rapport avec un homme d'état américain aussi digne et éloquent que M. Bayard. Mais son indiscrétion a été commise de propos si délibéré que nous ne savons s'il ne visait pas ce résultat. Après tout, nous le ressentirions aussi, si nos ministres à l'étranger faisaient de telles déclarations.

La *Gazette de Westminster* dit: A l'heure où nous allons sous presse, M. Bayard ne s'est pas encore enfui à Hatfield. Il reste à savoir s'il ne se réfugiera pas dans la Tour de Londres.

Le *Globe* tourne en ridicule l'idée de mise en accusation et ajoute: Ce n'est pas sans raison que la majorité républicaine est ennuyée du fait que M. Bayard s'est permis une liberté de langage impossible aux diplomates du vieux monde.

Collision sur la Mersey.

Presse Associée.

Liverpool, 11 décembre—Une collision s'est produite hier soir sur la Mersey entre le vapeur anglais partant pour le Brésil, et le paquebot Sylvania, de la ligne Cunard, commandé par le capitaine Pritchard, arrivé hier de Boston.

Les deux bâtiments ont été sérieusement avariés.

Fin de la Grève à Glascow.

Presse Associée.

Glascow, 11 décembre—La grande grève des ouvriers constructeurs de navires est terminée. Les patrons ont consenti à une augmentation immédiate d'un shilling par semaine et à une augmentation semblable en février prochain.

Le différend est également réglé à Belfast, où les hommes seront augmentés d'un shilling en février prochain.

Le règlement est évidemment dû au fait que les contracteurs de la Clyde et autres étaient en danger de perdre des contrats importants pour la construction de navires de guerre étrangers, d'autant plus que certaines commandes ont déjà été transférées à des contracteurs allemands.

Incendie dans une cargaison de coton.

Presse Associée.

Le Havre, 11 décembre.—Le feu a éclaté aujourd'hui dans un lot de 400 balles de coton placées dans la cale d'arrière du vapeur anglais Sames, capitaine Fraser, arrivé le 8 décembre de la Nouvelle Orléans.

L'incendie est maintenant sous contrôle.

Maximo Gomez à Placetas.

Presse Associée.

Madrid, 11 décembre—Une dépêche envoyée de la Havane à Madrid annonce que le chef insurgé Maximo Gomez est arrivé à Placetas. Une autre dépêche dit que les rebelles ont attaqué Rudgo, dans la province de Matanzas, et ont brûlé onze maisons après les avoir mises à sac.

Il est ajouté que les Cubains ont été ensuite mis en déroute avec de grandes pertes par les troupes espagnoles.

Quatre paysans pendus à Sagua la Grande.

Presse Associée.

La Havane, 11 décembre—Une dépêche de Sagua la Grande, province de Santa Clara, dit que les rebelles ont pendu quatre paysans inoffensifs. Point de détails.

Une ville pillée et brûlée par les derviches.

Presse Associée.

Le Caire, Egypte, 11 décembre—Une bande de derviches montés sur des chameaux a pillé et en partie brûlé Ascendan, au nord de Wady Halfa.

Un détachement de cavalerie est parti à la poursuite de ces derviches.

A l'Exposition d'Atlanta.

Presse Associée.

Atlanta, Georgie, 11 décembre—Après deux jours de pluie, le beau temps est revenu, et un soleil brillant accueille les visiteurs à l'exposition.

Les trains de la nuit dernière ont amené environ douze cents voyageurs de Chattanooga, et deux mille de plus sont arrivés par trains spéciaux ce matin.

Quatre trains de la Floride sont arrivés avec quinze cents personnes venues pour représenter leur Etat à l'exposition. Environ trois cents visiteurs sont arrivés de Rome, ainsi qu'une délégation du comté de Putnam.

La parade en l'honneur de Chattanooga a commencé à midi.

A l'exposition, des discours ont été prononcés par le président Collier, le maire Ochs et d'autres.

Monsieur Bayard ne donnera pas sa démission.

Presse Associée.

Londres, 11 décembre—Quoique M. Bayard refuse d'être interviewé au sujet de l'action de M. Barrett, il a déclaré qu'il ne donnera pas sa démission.

Dans ses commentaires, l'*Evening Standard* dit cette après-midi que la bassesse de la guerre de partis aux Etats-Unis n'a jamais été aussi clairement mise en évidence. M. Bayard a gagné l'estime de toutes les classes de la population anglaise.

Les Etats-Unis ont été singulièrement heureux dans le choix de leurs ambassadeurs en Angleterre, et M. Bayard s'est révélé digne d'être placé au premier rang. Cette mesquine manifestation de haine d'une clique politique ne tendra pas à augmenter nos sentiments de respect pour les politiciens américains.

Au Reichstag.

Un Discours de Bebel.

Presse Associée.

Berlin, 11 décembre—Herr Bebel, le leader socialiste au Reichstag, s'est plaint aujourd'hui de la mise en vigueur des lois contre les socialistes, attendu, prétend-il, qu'ils n'ont fait que ce qui est permis aux autres partis.

L'orateur a commencé alors à invectiver l'empereur, mais il a été interrompu à deux reprises par le président de l'assemblée, le baron von Buol-Berenberg.

Herr Bebel a déclaré que les socialistes n'ont jamais été hostiles à l'unification de l'Allemagne, et que sans le développement national l'existence des socialistes serait impossible.

Est-il vraisemblable, en conséquence, s'est-il écrié, qu'ils désirent la destruction de l'Allemagne? Le pays peut toujours se réjouir de compter sur l'aide des socialistes quand ses ennemis l'attaquent de droite et de gauche.

La hausse des cuirs en France.

Le gouvernement prêt à écraser les monopoles.

Presse Associée.

Paris, 11 décembre—Le budget de la guerre est venu en discussion aujourd'hui à la chambre des députés, et une résolution invitant le gouvernement à poursuivre ceux qui ont pris part à l'accaparement des cuirs a été adoptée.

Le ministre de la guerre, M. Cavaignac, a admis la hausse dans le prix du cuir, et il a donné à entendre que son intention est de procéder à une enquête pour établir si l'American Trust en est responsable. Il a ajouté que s'il est prouvé qu'un monopole des cuirs existe en France, le gouvernement a le pouvoir de l'écraser.

M. Marcel Habert a appelé l'attention de la Chambre sur le monopole du blé, et a recommandé une loi pour déjouer ces desseins.

M. Cavaignac a répondu que le gouvernement a résolu d'agir ainsi.

NOUVELLES AMERICAINES.

Lâche attentat.

Presse Associée.

Cincinnati, Ohio, 11 décembre—Une dépêche spéciale de Louisville, Kentucky, au *Commercial Gazette* dit que trente coups de feu environ ont été tirés hier soir vers neuf heures à Eminence, Kentucky, sur un train ramenant de Frankfort les membres du club Garfield de Louisville.

Les glaces des wagons ont été brisées. Les voyageurs se sont couchés sous les banquettes et n'ont pas été blessés, si ce n'est par des éclats de verre.

C'est à Eminence que Bradley a refusé de continuer le débat contradictoire pendant la campagne.

Une statue de Victor Hugo à la Bibliothèque du Congrès.

Presse Associée.

Washington, 11 décembre—M. Michell, un démocrate de l'Etat de Washington, a présenté aujourd'hui une résolution pour l'achat d'une statue de Victor Hugo destinée à la Bibliothèque du Congrès.

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal. Immédiate
nov 22—1 an—mer.jeu.dim

C. LAZARD & CO., LTD.
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
15 nov—Dim Mar JeuSam

Cautionnement.

Presse Associée.

San Francisco, 11 décembre—La compagnie de chemin de fer du Southern Pacific a décidé, dit-on, d'exiger de chaque conducteur à son emploi un cautionnement de $1,000, fourni par la Kansas City Surety Company. Cette dernière enverra des espions pour surveiller les conducteurs, quand elle le jugera nécessaire, et assumera toutes les pertes subies par la compagnie par le fait d'employés malhonnêtes.

Craintes au sujet d'un navire.

Le charbon de l'Alaska.

Presse Associée.

San Francisco, 11 décembre — Le schooner Elwood n'est pas arrivé au port et on suppose qu'il a coulé au large des côtes de l'Alaska entre le détroit de Cook et la baie de Glacier. Son retard a dépassé les limites raisonnables, et les amis du capitaine Wyman n'ont plus guère d'espoir de le revoir vivant.

La barque Theobald, commandée par le capitaine Swan, est arrivée à San Francisco de Coal Bay avec la première cargaison de charbon expédiée de l'Alaska.

Les Etats-Unis propriétaires de mines d'or.

Presse Associée.

Denver, Colorado, 11 décembre—Il a été découvert que presque les neuf-dixièmes du district de West Creek, un des nouveaux "champs d'or," se trouvent compris dans une réserve forestière appartenant au gouvernement, de sorte que les personnes qui travaillent à cet endroit peuvent être emprisonnées pour violation de propriété.

Il sera demandé au Congrès de voter une loi pour isoler la partie minière de la réserve. Jusqu'au vote de cette loi, personne ne pourra acquérir une propriété dans le district.

La mise en accusation du capitaine Healy.

Presse Associée.

Washington, 11 décembre—Le capitaine Shoemaker, du service des côtres douaniers, a reçu des accusations formelles et spécifiées, signées de trois officiers de l'escadre de patrouille de la mer de Behring, contre le capitaine Healy, du côtre Bear.

Des accusations générales avaient été portées il y a quelque temps, mais le capitaine Healy les avaient démenties d'une façon également générale.

Un tribunal composé de trois ou cinq officiers du même rang que l'accusé sera institué à San Francisco dans les premiers jours de janvier. De nombreux officiers et matelots seront appelés en témoignage.

Le lieutenant White, un des signataires de la première accusation, maintenant hors cadre, ne sera pas cité. Il est probable qu'il n'y aura que deux officiers seulement de la côte du Pacifique désignés comme membres du tribunal, attendu que la plupart d'entre eux seront appelés comme témoins. Les autres membres viendront de l'Est.

L'exécution d'Hayward.

Presse Associée.

Minneapolis, Minnesota, 11 décembre—Avec un sourire et une phrase de joueur sur les lèvres, Harry Hayward est entré dans l'éternité.

Pâle et les mains tremblantes, le shérif a serré autant que possible le nœud fatal autour du cou du condamné, de façon à rendre la mort aussi prompte et aussi sûre que possible. Il était deux heures 12 minutes quand M. Holmberg a laissé tomber la trappe sur laquelle se tenait Hayward.

Treize minutes après, le médecin officiel du comté, Frank Burton, a constaté la mort. L'acte final de la grande tragédie de la vie et de la mort était joué, et le rideau était baissé sur la carrière du principal acteur.

La mise en accusation du faussaire Ward.

Presse Associée.

Memphis, Tennessee, 11 décembre—Le grand jury a présenté aujourd'hui à la cour trente-trois chefs d'accusation contre A. K. Ward, le faussaire de Memphis.

Les preuves sur lesquelles sont basées ces accusations sont des faux d'un montant de $80,450 escomptés par Ward.

Les Commissions de la Chambre des Représentants.

Presse Associée.

Washington, 11 décembre—Il semble qu'il n'y a maintenant aucune possibilité d'annoncer la composition des commissions cette semaine, et la Chambre s'ajournera probablement demain jusqu'à lundi.

Le président Reed a éprouvé plus de difficultés qu'il ne pensait à composer les commissions, ne connaissant pas personnellement les nouveaux membres au nombre de 63.

D'une source autorisée, proche du "Speaker," on a obtenu aujourd'hui l'information que la composition des diverses commissions ne sera probablement pas annoncée avant la fin de la semaine prochaine, juste avant les vacances de Noël.

Les causes de la baisse de l'argent à Londres.

Presse Associée.

New York, 11 décembre—La baisse considérable de l'argent à Londres est, croit on, due au fait que l'indemnité de la Chine déposée à la Banque d'Angleterre, a été remise au Japon, qui, au lieu de l'employer à l'achat d'argent pour l'usage de ses nationaux, l'a jeté sur le marché de Londres, ce qui donne à croire que le montant, versé en or, sera dépensé en Europe, probablement pour l'achat de navires de guerre et de matériel.

Ce fait a naturellement causé un grand désappointement aux spéculateurs de Londres, qui avaient accumulé une très grande quantité d'argent et se sont vus dans la nécessité de l'écouler, ce qui a produit la baisse. Maintenant le marché du papier-roupie devient également faible.

La meilleure de toutes les Poudres-Levain.—Dernier rapport du Gouv. des E.
Royal Baking Powder
ABSOLUMENT PUR.

FEUILLETON.

No 79 Commencé le 18 septembre 1895.

Blessée au Cœur.

PAR JULES MARY.

TROISIÈME PARTIE.

LES AMOURS DE COLLIVET

IX

(Suite.)

—Et Collivet?

—Oh! celui-là, après son divorce, il n'a plus osé revenir.... Il avait quelques propriétés à Dammartin. Il les a vendues, comme il a trouvé, tout de suite. Il avait hâte de partir. Personne ne l'a regretté.

—Lui, du moins, vous savez ce qu'il est devenu?

—J'ai entendu dire qu'il occupait une situation dans une grande maison de Paris.

—La maison de Beaupréault.

—C'est cela. Mais la maison [illegible] plus.

—Alors?

—Ma foi, je n'en [illegible] probable... pas aussi long que vous... [illegible] quelques questions [illegible] raient rien apprendre de plus.

Ils revinrent à Meaux, s'abouchèrent avec les deux avoués qui s'étaient occupés du divorce de Collivet.

L'avoué de Collivet plaida pour son client, le représenta comme le meilleur homme du monde.

Il dit que Collivet avait épousé, riche, cette Marie sans famille et sans fortune et que Marie l'avait indignement trompé, le rendant le plus malheureux des hommes.

En sortant de chez l'avoué, Loiseau et Chaumont, s'ils n'avaient pas été aussi sceptiques, auraient pu se dire:

—Evidemment, ce Collivet est un saint, et sa femme était la plus méprisable des créatures.

Mais lorsqu'ils passèrent chez l'avoué de Marie, l'affaire changea et ce fut une autre antienne.

Marie avait été brutalisée, menacée de mort et à plusieurs reprises elle avait cru vraiment que sa fin était proche.

Là-dessus pas de doute possible.

Sur les brutalités qui avaient laissé des traces, les médecins avaient fait des rapports.

Et il existait des témoins des scènes violentes qui peut-être, sans l'intervention étrangère, eussent abouti à quelque dénouement sinistre.

—Nous retrouvons notre Collivet! disait Loiseau.

Et il se frottait les mains.

Sa conviction, dès lors, fut absolue.

C'était Collivet qui, par jalousie, et bien qu'il fût divorcé et n'eût plus de droits sur Marie [illegible] maut de sa femme.

Il ne restait plus maintenant que deux choses à trouver:

Amener Collivet devant le chef de la sûreté—et pour cela découvrir où il se cachait avec Suzanne, sa fille.

Et une fois arrêté, l'obliger à avouer.

Comment?

Loiseau et Chaumont ne le savaient.

Ils comptaient bien sur leur heureuse étoile, sur le hasard.

Et en effet ce fut le hasard, un hasard aussi douloureux que tragique, qui les servit, alors qu'ils croyaient tout perdu.

X

De Marseille à Gênes, le voyage tout le long de la Méditerranée, sur cette côte d'azur où tant de malades, tous les ans, vont chercher la santé, où tant d'heureux vont chercher une distraction nouvelle, où tant d'attristés vont chercher l'oubli de leur chagrin, de Marseilles à Gênes, le long de la côte française, aussi bien que de la côte italienne, le voyage est un perpétuel enchantement des yeux.

Les environs de Marseille, avec le panorama de la Ciotat, puis Hyères, Fréjus, Cannes, Antibes, et les merveilles baignées par le Var, Nice, la perle, et les stations échelonnées jusqu'à la frontière.

Mais les villas ne s'arrêtent point au torrent qui sépare la France de l'Italie.

Les villes et les villages, enrichis par le passage des étrangers, [illegible] continuent après Vintimille.

C'est Bordighera, tout d'abord, en anphithéâtre sur les flancs de la montagne, très exposée à tous les vents et pour cela délaissée par les malades—jusqu'au jour où les villas se bâtirent derrière le village, dans un quartier protégé par des collines et des forêts de pins et d'oliviers.

Ensuite, Ospedaletti, moins connue, de création plus récente.

Enfin, San-Remo, où nous nous arrêtons et où nous amène notre récit.

La jolie ville de San-Remo, qui compte quinze mille habitants, est, entourée d'un demi-cercle de montagnes. C'est un arc gigantesque, s'étageant derrière elle, et dont elle forme la corde. Les maisons de San-Remo, comme pour profiter de la vue splendide qui s'étend devant elles, semblent vouloir grimper les unes par dessus les autres. Au dessus des toits ce sont des fenêtres, ouvertes comme des yeux curieux sur l'immensité; au-dessus de ces fenêtres d'autres toits, puis d'autres fenêtres.

San-Remo est un séjour d'hiver, très doux, abrité contre les vents trop violents ou trop froids, presque aussi recherché que Menton, notre station de la frontière, si chère à tous les malades.

Partout des oliviers, et si pressés, que cela forme une épaisse forêt dans la baie, une forêt d'un vert sombre, alors que, de loin, les cimes des montagnes couronnées de pins paraissent noires.

Au milieu des bosquets d'oliviers, partout, des maisons de campagne élégantes, des villas, des palais, de petites églises aussi [illegible]

La mer bleue vient mourir, languissante et pleine de séduction, au pied même de la ville, le long du Giardino publico, dont elle semble vouloir baigner les palmiers et les eucalyptus; le long du Corso planté de poivriers.

La promenade la plus abritée de la ville, la promenade de prédilection des malades qui viennent à la Méditerranée, sous la chaleur clémente de ce joli ciel, chercher un peu de vie, un peu d'espérance, est le chemin de Berigo, le plus agréable de toute la baie. Là, toujours du monde, sous les arbres de la promenade.

Le jour où notre récit nous y amène, vers la fin de novembre de cette même année, à la tombée de la nuit, trois personnes étaient assises, sur des fauteuils de jonc, près de la mer, à l'extrémité Est du chemin de Berigo.

Deux femmes et un homme.

La nuit n'était pas tout à fait venue.

Il faisait clair encore et l'on pouvait voir aisément leur visage; ils étaient là depuis longtemps, sans même s'adresser la parole, tout entiers sans doute à la splendeur du soleil couchant, dont les reflets jetait des lueurs d'incendie sur les montagnes et sur la mer.

Des deux femmes, l'une était vieille.

L'autre, presque encore une enfant, à peine une jeune fille.

L'homme, c'était Collivet.

La jeune fille, au pâle et doux visage, aux yeux légèrement cerclés de bleu, d'apparence maladive, c'était celle dont Marinette, jadis, avait parlé, cette Suzanne à laquelle la jeune femme s'était attachée si violemment et qu'elle s'était mise, après son mariage avec Collivet, à aimer comme sa fille.

La seconde femme, plus vieille, était une sœur de Collivet qui, lorsque celui-ci était absent, avait été chargée de veiller sur Suzanne, de la soigner et de la cacher à tous les yeux.

Fragile créature que Suzanne.

Sa vie était si chancelante qu'on eût dit que le moindre souffle devait en avoir raison.

Les médecins, consultés par Collivet, n'avaient pas donné grand espoir; la mère était morte poitrinaire; et Suzanne, de sa mère, avait reçu le fatal héritage.

Elle le savait peut-être, cette enfant, bien que personne auprès d'elle n'eût jamais commis la criminelle imprudence de faire allusion à son état.

Oui, elle devait le deviner, car dans ses beaux yeux, couleur du ciel pâle, il y avait parfois, très rapidement, très passagèrement, et alors qu'on ne la regardait point, une profonde tristesse, une amertume et un découragement sans limite.

Il la cachait à tous les yeux.

Car, de même que jadis il avait été jaloux de Marie sa femme, au point de faire craindre à celle-ci un meurtre, de même, extrême en tout, il avait pour cette enfant malade une passion extraordinaire, une tendresse presque sombre et défiante.

Cet homme aimait jusqu'à la brutalité, dépassait le but et n'inspirait que de la crainte. [illegible]

Sa première femme l'avait redouté; Marie avait failli être assassinée par lui; sa sœur n'osait lui faire un reproche sans trembler devant lui comme un esclave devant son maître.

Et Suzanne, elle-même, recevait, gênée, ses explosions de tendresse, car elles étaient suivies parfois de reproches sans mesure et sans objet.

Ce soir-là, après un long moment de silence, il dit:

—Comment te sens-tu, Suzanne?

—Bien, mon père. Je vous remercie.

—Tu ne souffres pas?

—Je vous le jure. Ce climat si doux me fait du bien.

—Veux-tu que nous rentrions?

—Pas tout de suite. Encore un moment, voulez-vous?

La sœur de Collivet, une vieille et bonne fille du nom de Denise, se leva et jeta un fichu de laine sur les épaules de Suzanne.

—Oh! dit l'enfant en riant, voilà une précaution inutile.

Ils restèrent quelques minutes, puis Collivet se leva:

—Rentrons, dit-il.

Ils remontèrent la promenade et en haut d'un étroit chemin bordé de palmiers et d'orangers, Collivet ouvrit une porte.

Ils entrèrent et se trouvèrent dans un jardin embaumé, au bout duquel se dressait une villa petite mais élégante.

Collivet l'avait louée, et c'était là qu'il habitait avec Suzanne et Denise; une seule domestique leur suffisait. [illegible] Marthe, qu'ils avaient prise dans le pays.

Et si Collivet avait choisi pour Zuzanne San-Remo, ville italienne plutôt que Menton, ou quelque autre station française, nos lecteurs devinent aisément à quel sentiment de circonspection le vieil employé avait obéi.

Sans savoir que des agents fussent à ses trousses, il devinait pourtant que si le hasard avait mis Gérard et Haudecœur en présence il avait dû s'ensuivre une explication et de cette explication il avait dû résulter pour les deux hommes la conviction que Collivet, en Calédonie comme en France, avait tenté de se débarrasser de Haudecœur.

De là à des soupçons remontant à la source même de tous ces événements, c'est-à-dire au meurtre de Beaupréault, il n'y avait pas loin.

De là à être inquiété, interrogé, il n'y avait qu'un pas.

Collivet n'eut donc aucune hésitation.

Denise et Suzanne habitaient Menton depuis longtemps et c'était là que venait Collivet, depuis la mort de Beaupréault; c'était là qu'il habitait lorsque nous l'avons vu, ramené à Paris par sa fatale passion, rôder devant l'hôtel de Marinette, avenue Friedland.

Pour éviter toute poursuite et tout ennui, il quitta Menton, passa la frontière et vint s'installer à San-Remo.

Ce ne fut pourtant pas sans quelque hésitation qui vint de sa fille.

(A continuer.)